

L'histoire a-t-elle un sens? La doctrine de Danilevsky et son développement possible

Autor(en): **Mouravief, Boris**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **4 (1954)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-78372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'HISTOIRE A-T-ELLE UN SENS ?

La doctrine de Danilevsky et son développement possible

Par BORIS MOURAVIEF

Reflexion faite, on est obligé de reconnaître que la subdivision classique de l'histoire générale en périodes: ancienne, médiévale, moderne, etc., n'est pas naturelle. C'est que l'évolution des différents peuples n'est pas synchronique. La même époque peut comprendre, pour ainsi dire, l'histoire ancienne des uns, le moyen-âge des autres, enfin, l'histoire moderne des troisièmes. Pour être naturel, le système de classification historique devrait d'abord grouper les peuples d'après leur appartenance aux mêmes civilisations et seulement ensuite, à l'intérieur de chaque groupe, exposer l'histoire selon les degrés de son développement. Et comme il n'existe pas au monde de civilisation universelle, les subdivisions habituelles de l'histoire générale ne semblent pas logiques. Sans une distinction nette entre les degrés d'évolution historique, d'une part, et les types de cette évolution, d'autre part, une classification naturelle des phénomènes historiques est impossible. Et la confusion qui règne dans ce domaine constitue le grand obstacle qui interdit le progrès de la science historique et le perfectionnement de sa méthode.

De prime abord, cela peut paraître paradoxal. Cependant, on conviendra que pour pouvoir utilement en traiter la matière dans un cadre unique, il aurait fallu embrasser la vie de l'humanité toute entière et pouvoir la suivre dès son apparition sur la planète. Telle est d'ailleurs la thèse des enseignements religieux. Mais, en dehors des révélations d'ordre ésotérique, que connaissons-nous positivement de l'histoire de l'humanité? — Presque rien. Ainsi, si l'on veut rester dans le domaine de la science positive, basée sur les faits

établis et enregistrés, on sera obligé de réduire sensiblement ses prétentions.

Il est évident que même dans ce cadre restreint, l'étude scientifique de l'histoire manquera toujours d'éléments substantiels. Nous connaissons si peu de notre passé, et ce que nous connaissons est tellement déformé que l'on se demande si l'histoire peut prétendre à une place parmi les sciences. Souvent, on répond à cette question négativement. Or, si au lieu de grouper les faits artificiellement, on adoptait une classification *naturelle*, on remplirait la condition essentielle de toute étude scientifique positive, à savoir, que le plan d'études corresponde à la structure de l'objet étudié.

Tel est le fond de la doctrine de Danilevsky, publiée par lui en 1869 dans son travail: «*La Russie et l'Europe*¹». Il dit notamment:

«Les différentes formes de la vie historique de l'humanité, comme les diverses formes de la flore et de la faune, comme les formes de l'art² et celles des langues³, enfin, comme la manifestation de l'esprit lui-même tendant vers la création de divers types du bien, du vrai et du beau, indépendants et ne pouvant pas être envisagés comme provenant l'un de l'autre, non seulement se modifient et se perfectionnent dans le temps, mais se distinguent encore d'après les types humains, porteurs de diverses civilisations. Pour cette raison, ce n'est que dans les limites du même type de culture, c'est-à-dire dans le cadre de la même civilisation, qu'on peut distinguer ces stades de l'évolution historique qu'on définit par les termes: histoire ancienne, histoire du moyen-âge, époque moderne et contemporaine. Ainsi, cette dernière classification se révèle-t-elle fonctionnelle; l'essentiel

¹ DANILEVSKY, N. J., *La Russie et l'Europe. Aperçu des rapports culturels et politiques qui existent entre le monde germano-romain et le monde slave*. 5^e édition munie de notes posthumes de l'auteur, d'une préface de l'éditeur, d'un article du prof. C. N. Bestoujeff-Rioumine et d'index, 629 p., St-Pétersbourg, Ed. Strakhov, 1895.

Le manuscrit de ce travail fut définitivement préparé pour la presse déjà vers la fin de 1867. Il fut publié pour la première fois dans la revue *Zaria*, de V. V. Kachpirov, chapitre par chapitre, le premier fascicule étant paru en 1869.

² Les styles dans l'architecture, les écoles de peinture, etc.

³ Monosyllables, flexionnelles, etc.

est de distinguer divers *types historiques civilisateurs*, ou, en d'autres termes, reconnaître divers plans indépendants l'un de l'autre du développement original: politique, social, religieux, coutumier, scientifique, artistique, industriel, etc.

Par exemple, malgré une très grande influence exercée par Rome sur les Etats germano-romains ou purement germaniques qui surgirent sur ses ruines, peut-on vraiment dire que l'histoire de l'Europe n'est que la suite et le développement progressif des éléments du monde romain disparu? — Si l'on examine n'importe quel domaine de la vie, on trouvera partout des éléments nouveaux: la religion chrétienne prend le caractère papal, et, quoique l'évêque de Rome eût porté auparavant aussi le titre de pape, la papauté telle que nous la connaissons ne s'est constituée qu'à l'époque germano-romaine, en abandonnant pour cela son sens primitif; les rapports entre les classes sociales s'y trouvent complètement modifiés, la société ayant adopté la féodalité, inconnue dans le monde ancien⁴; les mœurs, les coutumes, les vêtements, le mode de vie, les loisirs publics et privés ne sont plus tels qu'aux temps des Romains. Et quoique, trois siècles après la chute de l'empire d'Occident, celui-ci ait été restauré, le nouvel empereur romain, malgré une apparence semblable à celui des anciens, acquit en fait un caractère tout nouveau, celui d'un suzerain féodal. Aussi, les chefs de la nouvelle société lui furent-ils subordonnés dans les affaires laïques, comme ils le furent au pape dans les affaires religieuses. Cependant, cet idéal . . . lui aussi, après Charlemagne n'a jamais été réalisé et les empereurs germaniques, malgré leurs prétentions, n'étaient en fait que des monarques féodaux comme les autres — comme les rois de France et d'Angleterre auxquels bientôt ils cédèrent en puissance. La science agonisante adopte la forme scolastique qui ne peut être nullement considérée comme la suite de la philosophie antique, ni comme celle des systèmes théologiques des grands docteurs de l'Eglise œcuménique; puis, la science européenne passe aux explorations positives de la nature dont le monde ancien n'a presque pas donné d'exemples. La grande partie de l'art, notamment l'architecture, la poésie et la

⁴ Danilevsky entend par féodalité le régime issu de la conquête d'un peuple par un autre peuple, les conquérants y formant désormais la classe dirigeante sous forme d'aristocratie terrienne.

musique prennent, par rapport à l'antiquité, un caractère tout à fait différent; la peinture du moyen-âge poursuit également ses propres buts, se distingue par son caractère idéaliste et néglige même trop la beauté des formes . . . Seule la sculpture conserve le caractère imitatif et s'efforce de suivre la voie des Anciens — mais justement cette branche de l'art non seulement n'a pas fait de progrès, mais, sans aucun doute, a rétrogradé par rapport à ses prototypes.

Sous tous les rapports, les éléments de la vie romaine avaient achevé le cycle de leur développement, ayant donné tous les résultats dont ils avaient été capables; finalement, ils s'étaient épuisés, de sorte qu'il ne restait plus rien de ce qui eut pu être développé. On eût donc été obligé, dans la civilisation suivante, de partir non pas du point où Rome s'était arrêté, car, poursuivant sa voie, elle était déjà parvenue à la dernière limite — mais de débiter à nouveau et de marcher dans une nouvelle direction permettant une évolution ultérieure. Or, cette nouvelle voie, elle aussi, n'est pas sans fin; et, fatalement, la nouvelle marche aura sa propre limite infranchissable.

Il en a toujours été ainsi — il en sera toujours de même. Le peuple qui sera appelé à fonder une civilisation nouvelle, sera bien obligé, à son tour, de trouver un nouveau départ et de marcher dans une nouvelle direction. *Le progrès consiste donc non pas en ce que l'on marche toujours dans le même sens, mais en ce que tout le champ d'activité historique de l'humanité soit traversé dans toutes les directions possibles.* Car, c'est ainsi qu'il s'est manifesté jusqu'à présent.»

*

«La subordination, dans le système historique, des degrés de développement aux types de développement a encore cet avantage . . . qu'en étudiant l'histoire de chaque type de civilisation à part, si le cycle de son développement appartient intégralement au passé, on pourra très exactement distinguer l'âge de son développement. On dira: ici se termine son adolescence, ici sa maturité, ici commence sa vieillesse et son déclin. Ou, ce qui est la même chose, on partagera son histoire en périodes ancienne, médiévale, moderne, etc.

On pourrait même, avec une certaine vraisemblance, procéder par analogie, à un examen semblable du développement des types historiques civilisateurs dont le cycle n'est pas encore clos.

Mais que peut-on dire en ce qui concerne la marche historique de l'humanité dans son ensemble? — Et comment définir l'âge de l'histoire universelle? . . .

Sous ce rapport, les historiens se trouvent dans la même situation que les astronomes. Ces derniers sont à même de reconnaître, avec la précision voulue, les orbites des planètes qui sont accessibles à leur examen dans tous les points. Ils peuvent encore déterminer, approximativement, les voies des comètes qui ne sont accessibles à leur examen que dans certaines parties. Mais que peuvent-ils dire au sujet du mouvement général du système solaire hormis, naturellement, qu'il se déplace et en dehors de quelques hypothèses concernant la direction de ce déplacement?

Ainsi, le système naturel de l'histoire devrait consister avant tout en une distinction des types historiques civilisateurs et l'admettre comme la base principale de ses subdivisions. Ensuite seulement, on pourra procéder à l'examen des divers degrés du développement de ces types et non pas de l'ensemble des événements historiques⁵.»

*

Danilevsky dit ensuite:

«Les recherches et la classification de ces types ne présentent pas de difficulté, car ils sont connus de tous. Seulement, on ne leur attribue pas leur importance primordiale. Contrairement aux règles des systèmes naturels — et en dépit du bon sens —, on les subordonne à la subdivision générale, tout à fait arbitraire et même irrationnelle. Ces types historiques civilisateurs, ou, en d'autres termes, les civilisations originales, placés par ordre chronologique, sont les suivants:

1. Egyptien,
2. Chinois,
3. Assyro-Babylono-Phénicien, Chaldéen ou ancien sémitique,
4. Indien,
5. Iranien,

⁵ C'est nous qui soulignons.

6. Hébraïque,
7. Hellénique,
8. Romain,
9. Néo-sémitique ou arabe,
10. Germano-romain ou européen.

On peut y ajouter encore deux types américains: Méxicain et Pérouvien qui périrent sans avoir eu le temps de parachever leur développement.

Seuls les peuples créateurs de ces civilisations peuvent être considérés comme des *agents-constructeurs* dans l'histoire de l'humanité. Poursuivant chacun sa propre voie, placés dans des conditions qui leur sont propres, chacun d'eux a développé l'élément original de son génie pour en faire apport au trésor culturel commun de l'humanité . . .

Cependant, les types historiques civilisateurs que nous venons de déterminer comme les agents positifs de l'histoire, ne couvrent pas l'ensemble des phénomènes du même ordre. Comme dans le système solaire, à côté des planètes, on trouve des comètes qui font leur apparition pour se perdre ensuite dans l'abîme de l'espace pour des siècles, et il existe, en outre, la matière cosmique qui se manifeste sous forme d'étoiles filantes, d'aérolithes et de lumière zodiacale; ainsi, dans l'*univers humain*, à côté d'agents civilisateurs positifs et originaux, on en trouve d'autres qui n'interviennent que pour apporter le trouble. Tel était le cas des Huns, des Mongols et des Turcs. Ayant rempli, par rapport aux civilisations agonisantes leur rôle destructif, ils retournèrent à leur état primitif sans grande importance. Nous les appellerons *agents négatifs* de l'humanité. Il faut dire tout de suite que parfois tel a été également le rôle des Germains et des Arabes. Le même peuple peut donc jouer aussi bien le rôle constructif que destructif. Enfin, il existe des peuples . . . auxquels ne fut donnée ni la grandeur constructive, ni la grandeur destructive, et qui ne furent pas appelés à jouer un rôle historique de premier plan, positif ou négatif. Ces peuples constituent le matériel ethnographique. En d'autres termes, ils entrent dans la constitution des organismes des types historiques civilisateurs comme un élément non organique. Sans doute, ils les enrichissent

et augmentent leur diversité, mais eux-mêmes n'atteignent point l'état d'individualité culturelle historique. Telles sont, par exemple, certaines tribus finnoises, ainsi que nombre d'autres de moindre importance.

D'un autre côté, on voit également les peuples formant des types historiques civilisateurs tomber dans cet état de matériel ethnographique. Ils s'y trouvent alors en état de décomposition — dans l'attente qu'un nouveau principe-formateur les incorpore, en mélange avec d'autres éléments, dans un nouveau type civilisateur. Tel fut le cas des peuples qui avaient constitué auparavant l'empire d'Occident . . .

Ainsi, il n'y a que trois rôles historiques qui puissent être joués par le même peuple: soit le rôle constructif d'un type historique civilisateur, soit le rôle destructif des «fléaux de Dieu» qui abattent les vieilles civilisations agonisantes, soit, enfin, celui de contribution aux buts des autres peuples en qualité de matériel ethnographique.»

*

Dans sa préface à la 5^e édition de *La Russie et l'Europe*, dont nous venons de citer les extraits, N. N. Strakhov, éditeur, écrivit:

«L'idée principale de Danilevsky est tout à fait originale et très curieuse. Il nous donne une base nouvelle pour édifier la science historique, base autrement plus large que les formules anciennes, et, pour cela, sans aucun doute, plus juste, plus scientifique, permettant de mieux saisir les réalités historiques que la méthode classique. Notamment, Danilevsky rejette d'emblée ce qu'il appelle *le fil unique* dans l'évolution de l'humanité, c'est-à-dire la thèse, d'après laquelle l'histoire constitue un progrès sans commencement et sans fin d'une «intelligence commune» sous-entendue, ou, autrement dit d'une hypothétique civilisation universelle. Une telle civilisation, déclare Danilevsky, n'existe pas. Ce qui existe dans l'histoire, c'est le développement de divers types historiques de civilisations originales et indépendantes.

Il est évident — poursuit Strakhov — que la conception classique de l'histoire est manifestement artificielle. On y adaptait les faits à

la formule prise en dehors du domaine étudié, en les subordonnant ainsi à un ordre imaginé et arbitrairement imposé à la science. En revanche, la conception de Danilevsky est une conception historique strictement naturelle. Elle ne part d'aucune idée ou schéma adoptés au préalable, mais définit les formes et les rapports entre les objets d'étude sur la base d'expériences, d'observations, d'examen attentifs de leur nature.

Au demeurant, la révolution que la doctrine de Danilevsky tend à faire dans la science historique est semblable à celle qui s'était produite dans l'histoire naturelle — à commencer par la biologie — dans laquelle avaient également dominés auparavant les systèmes artificiels.

On remarquera que là notre savant se laisse guider par une sorte d'humilité; autrement dit, par un profond respect envers les faits. On sait que certains théoriciens de la science, notamment les Allemands, aiment parfois à mutiler la nature, c'est-à-dire à ajuster les faits pour qu'ils cadrent mieux avec les normes établies et admises. Et ils sont enclins plutôt à voir l'anomalie là où les phénomènes de la vie telle qu'elle est ne correspondent pas à des schéma produits par leur intelligence. Or, un naturaliste — et tel est le cas de Danilevsky qui fut un biologiste — renonce d'avance à une foi aveugle en sa propre intelligence; il cherche des indications et des révélations non pas dans ses idées à lui, mais dans les faits mêmes qui constituent le champ de ses études. Car il part d'une profonde conviction que l'univers, avec l'évolution de ses phénomènes, y compris l'humanité, a un sens beaucoup plus profond, est beaucoup plus riche de contenu que les échafaudages de notre raison, somme toute, si pauvres et si démunis de sève.

Pour un historien ordinaire, poursuit toujours Strakhov — et on n'oubliera pas qu'il écrivit ces lignes en 1871 —, un phénomène historique tel que, par exemple, la Chine, représente quelque chose d'anormal, de vide, une sorte de non-sens superflu. C'est ainsi que, dans des manuels on n'en parle presque pas; mieux encore, on rejette tout simplement la Chine hors des bornes de l'histoire. Or, d'après la doctrine de Danilevsky, la Chine représente un phénomène historique aussi légitime et instructif que le monde gréco-romain ou bien la fière Europe.

Telle est, conclut Strakhov, la haute conception, la force et l'importance de ce nouveau départ créé dans la science historique par Danilevsky et si sagement développé par lui dans son traité *La Russie et l'Europe*⁶.»

*

Un autre contemporain en vue de Danilevsky, C. N. Bestoujef-Rioumine, professeur d'histoire à l'Université de St-Pétersbourg et instaurateur, en Russie, de l'instruction supérieure pour les femmes, dans son *Histoire de Russie* publiée en 1872, se rallia ouvertement à sa doctrine. Plus tard, il soumit le travail de Danilevsky à une analyse critique dont il publia, en 1888, un compte-rendu circonstancié, dans lequel il arrive aux conclusions suivantes:

«La grande valeur de ce travail, dit-il, consiste incontestablement dans la découverte de sa théorie des types historiques civilisateurs. L'embryon de cette théorie se retrouve dans l'ancienne croyance que les peuples, comme les individus (ou les espèces), passent par toutes les phases de la croissance, de l'âge viril, pour vieillir ensuite et pour disparaître finalement. Cette opinion très ancienne trouva un écho dans les fameux *corsi e ricorsi* de Vico⁷. N. N. Strakhov mentionne aussi dans sa préface quelques rudiments d'une théorie analogue qu'il retrouva dans le *Lehrbuch der Weltgeschichte* (Leipzig, 1857) de Heinrich Rückert⁸. On pourrait encore dire que le postulat de Freeman d'isolement de l'histoire d'Orient de celle du monde antique — qu'il lie avec l'histoire de l'Europe occidentale⁹ —, se rapproche également de la doctrine de Danilevsky. Toutefois, jusqu'à lui, ces théories n'ont jamais été formulées et développées

⁶ STRAKHOV, N. N., *Vie de N. J. Danilevsky et ses œuvres*, article publié en guise d'introduction à la 5^e édition de *La Russie et l'Europe*, St-Pétersbourg, 1895.

⁷ VICO, JEAN-BAPTISTE (1668—1744), *Principes de la philosophie de l'histoire*, *passim*.

⁸ STRAKHOV, N. N., *Les conceptions de Heinrich Rückert et de Danilevsky*, article publié dans le *Messenger Russe*, fascicule d'octobre 1894.

⁹ FREEMAN, EDWARD AUGUST, *Ancient Greece and medieval Italy*, Oxford Essays, 1858.

d'une manière aussi claire, circonstanciée et avec une telle largeur de vues.

Il est certes possible de formuler quelques critiques au sujet des types civilisateurs énumérés par Danilevsky, en disant qu'il ne les a pas suffisamment individualisés; on pourrait, peut-être, trouver d'autres limites à tracer entre eux, ou bien augmenter ou diminuer leur nombre. Mais il est fort douteux qu'on puisse ébranler un jour le principe de base de sa théorie, c'est-à-dire démontrer que le progrès s'accomplit par une autre voie que celle indiquée par Danilevsky. Il est également fort douteux qu'on puisse un jour réfuter le fait capital établi par lui, à savoir que chacun des types historiques civilisateurs met en avant et développe par excellence un trait spécifique du génie humain qui lui est propre, et que ce trait spécifique, une fois développé par lui, exerce une influence même sur les aspects de l'activité humaine commune à plusieurs types de civilisations différentes.

Ainsi, la loi de *diversité dans l'unité*, loi générale de la nature, se trouve brillamment appliquée à l'histoire. Et N. N. Strakhov a eu parfaitement raison lorsqu'il souligne que le grand mérite de Danilevsky consiste notamment en l'introduction dans la science historique d'un *système naturel*. Or, conclut Bestoujeff-Rioumine, une science ne peut avoir qu'un seul système naturel, car la co-existence de deux vérités n'y est pas concevable¹⁰.»

II

Strakhov remarque que le titre donné par Danilevsky à son ouvrage: *La Russie et l'Europe*, ne couvre point son contenu. En effet, celui-ci ne se borne pas à un examen des rapports historiques du monde germano-romain et du monde slave, mais il contient une conception originale de toute l'histoire de l'humanité et donne une théorie nouvelle de l'histoire générale.

¹⁰ BESTOUJEFF-RIOUMINE, C. N., *La théorie des types historiques civilisateurs*, article publié en 1888 et placé, comme annexe, à la 5^e édition de *La Russie et l'Europe*, St Pétersbourg, 1895, p. 609—610.

«Ce n'est pas, dit-il, un ouvrage de publiciste dont l'intérêt se concentre dans les problèmes d'actualité; c'est un traité rigoureusement scientifique, ayant pour but de dégager la vérité de base sur laquelle doit reposer tout l'édifice de la science historique. Quant au monde slave et aux rapports entre la Russie et l'Europe, ce n'est qu'un cas particulier, un exemple qui nous permet de mieux comprendre la théorie dans son ensemble¹¹.»

Au demeurant, le rôle que nous pouvons attribuer à la doctrine de Danilevsky dans la science historique, est analogue à celui du système de Nicolas Copernic dans l'astronomie, ou au rôle que joue, dans la chimie moderne, la *Table périodique d'éléments* de D. I. Mendeleeff. En effet, bien appliquée, elle est susceptible de transformer l'histoire générale d'un amas de faits sans cohésion, en un système logique et ordonné, permettant de saisir le sens intime du processus historique, aussi bien dans son ensemble que dans tous les secteurs. A son tour, ceci rend désormais possible d'étudier les phénomènes isolés d'histoire dans leurs rapport avec l'évolution de l'ensemble; en d'autres termes, *de prendre les faits non plus dans le vide, mais dans leur contexte historique organique.*

Cela a cet avantage qu'en mettant les choses à leurs places, le système de Danilevsky, tout comme ceux de Copernic et de Mendeleeff, rend automatiquement caduques les fausses théories qui persistent dans la science, et interdit l'apparition de nouvelles. Remarquons en passant, que les fausses théories admises par la science historique sont particulièrement dangereuses; introduites dans la conscience des masses par des adeptes de talent, elles sont susceptibles parfois d'y provoquer de véritables épidémies psychiques qui se traduisent ensuite par des actes irréparables. Un exemple de ce genre nous a été donné par la théorie raciste. Cependant, il ne faut pas croire que telle quelle, la doctrine de Danilevsky représente déjà un instrument scientifique tout fait, prêt à être appliqué pour produire sur-le-champ des merveilles. N'oublions pas que Copernic a toute une série de successeurs tels que Giordano Bruno, qui généralisa son système, Johann Kepler qui le rectifia et le précisa par

¹¹ Ibid.

ses célèbres trois lois, enfin, Isaac Newton qui le compléta par la loi de la gravitation universelle. Copernic publia son traité: *De revolutionibus orbium caelestium* en 1543; or, la découverte de la planète *Neptune*, faite par Le Verrier et Adams au moyen de calculs, sans l'avoir observée, date de 1843—1845. Ce résultat merveilleux fut donc obtenu à la suite de trois siècles d'efforts consécutifs de la science. De même dans la chimie. Mendeleeff démontra, théoriquement, la possibilité de dégager l'énergie intra-atomique; il affirma aussi, d'après sa *Table périodique*, l'existence des éléments non encore découverts à l'époque, tout en donnant d'avance la description de leurs propriétés physiques; plus tard, en effet, ils ont été découverts tels qu'ils avaient été décrits par lui. On n'oubliera pas que depuis M. V. Lomonossov, qui, trente ans avant Lavoisier introduisit d'une manière systématique la balance dans la chimie et rendit ainsi cette science positive — et jusqu'à la découverte par Mendeleeff de la loi périodique, s'écoula tout un siècle; il fallut aussi presque un siècle de plus pour parvenir de là à la désintégration expérimentale de l'atome, annoncée par ce savant. Ces exemples — et il y en a d'autres encore — démontrent combien lent est le rythme selon lequel travaille la pensée humaine. Cependant, Danilevsky n'a pas eu de disciples et il n'a jusqu'à présent pas de successeurs, quoiqu'il soit incontestable que ses idées réapparaissent çà et là chez les auteurs modernes, dont Oswald Spengler¹² et Arnold J. Toynbee¹³. Toutefois, Spengler orienta ses recherches dans le sens diamétralement opposé à celui poursuivi par Danilevsky; et il parvint à cette conclusion générale que l'histoire n'a pas de sens, alors que celui-ci concentrait ses efforts pour le dégager et clairement démontrer. Quant à Toynbee, il serait prématuré de se prononcer, son travail volumineux n'étant pas encore achevé.

Pour mieux situer la doctrine de Danilevsky dans la science historique, nous devons prendre en considération encore ce qui suit. En général, nous savons beaucoup de choses, et nos connaissances, dans

¹² SPENGLER, OSWALD, *Le Déclin de l'Occident*, en 2 vol., trad. de l'allemand par M. Tezerout, 2^e éd., Paris, Gallimard, 1948.

¹³ TOYNBEE, ARNOLD J., *L'histoire. Un essai d'interprétation*. Abrégé de six volumes déjà publiés (I—VI) par D. C. Somervell de: *A Study of History*, traduit de l'anglais par Elisabeth Julia, Paris, Gallimard, 1951.

tous les domaines, se multiplient tous les jours. Or, nous *comprendons* une faible partie seulement de ce que nous savons. C'est parce que *savoir* ne signifie pas encore *comprendre*. Comprendre c'est savoir plus encore quelque chose d'impondérable, un élément complémentaire d'ordre tout différent. Il ne rentre pas dans le cadre du présent exposé d'examiner sa nature; il importe seulement de constater qu'il se manifeste dans toutes les branches de la science par l'apparition de systèmes de classification raisonnée et organique des faits déjà observés et établis auparavant. Ceci est connu depuis les temps les plus reculés. Ainsi, par exemple, un des grands systèmes de la philosophie hindoue porte le nom de *Sankhya*, ce qui veut dire *classification parfaite*. La doctrine de Danilevsky offre à la science historique les bases d'une telle classification et ouvre ainsi la voie d'une meilleure *compréhension* des phénomènes historiques, tout comme Copernic et Mendeleeff ouvrirent le chemin d'intelligence dans leurs domaines respectifs.

*

Cependant, ouvrir le chemin ne veut pas dire le parcourir; cette tâche nous reste encore à accomplir. Essayons de l'aborder. Non pas dans le dessein prétentieux de résoudre toutes les questions qui surgissent d'elles-mêmes aussitôt qu'on s'engage sur cette piste, mais dans l'intention plus modeste de déterminer le champ d'étude et de tracer les premières étapes de son exploration possible.

Déjà Bestoujef-Rioumine, dans les lignes plus haut citées, fit remarquer que la liste des types historiques civilisateurs donnée par Danilevsky n'est pas complète. Par exemple, Danilevsky ignore la race noire; nous ne pouvons toutefois pas la rejeter hors de l'histoire, surtout actuellement lorsque les indications se multiplient sur le fait qu'elle a connu — comme la race brune — de hautes civilisations.

Une deuxième grande lacune que Danilevsky laissa subsister dans son système consiste en ceci. Il distingue dans l'histoire de l'humanité deux catégories de civilisations: d'une part, *traditionnelles*, dont le flambeau passe successivement des mains des peuples fatigués et tombant dans la léthargie — aux suivants, jeunes d'esprit, éveillés, aspirant à affirmer leur individualité historique; et, d'autre part, les civilisations *isolées*, dont la seule durée est égale à l'ensemble des

premières. Danilevsky constate ce curieux phénomène, mais il ne l'explique point. Et alors que, dans son esprit, les civilisations traditionnelles marquent, au cours de quelques six millénaires d'histoire connue de l'humanité plusieurs montées, il n'accorde aux autres qu'un seul apogée qui d'ailleurs se perd pour lui dans la nuit des temps. Il attribue à la catégorie des civilisations isolées les types chinois et indien, et il place tous les autres dans le même cas d'une suite de civilisations traditionnelles. En d'autres termes, il n'existe, d'après lui, dans l'histoire que trois grands types: chinois, indien et un troisième, traditionnel, composé par un flux de vagues successives de civilisations, à commencer par l'ancienne Egypte pour finir par la civilisation germano-romaine, c'est-à-dire européenne. Il prévoit en outre, dans ce dernier enchaînement, la montée d'une civilisation nouvelle, celle des Slaves.

A l'époque où Danilevsky écrivit son travail, on se trouvait certes sous l'empire de certains « clichés », généralement admis dans la science. On jugeait, par exemple, la civilisation chinoise, et, en grande mesure, indienne, comme étant tombées dans une sorte de coma, avec une issue présumée fatale. Les événements ont infirmé ce jugement. Non seulement la Chine et l'Inde, mais tout l'Orient se trouve actuellement engagé sur le chemin de la renaissance et progresse sur cette voie à une cadence accélérée. Or, la renaissance de l'Orient débuta presque deux siècles avant la publication par Danilevsky de sa doctrine, notamment dans son propre pays — en Russie — avec la réforme de Pierre le Grand. Sous sa conduite, la Russie, la première parmi les pays de cet Orient endormi, s'éveilla et indiqua le chemin aux autres. Le siècle suivant, ce fut le Japon qui adopta et réalisa sur son sol et pour son compte le programme de Pierre. Enfin, au XX^e siècle, tout l'Orient s'engage successivement sur le même chemin. La révolution des Jeunes Turcs débuta en 1908 pour aboutir, sous Ghazi Kemal Ataturk à l'instauration de l'Etat laïc et national. En 1911, ce fut la révolution chinoise qui, sous nos yeux, parvint à créer en Chine un gouvernement central doté d'un pouvoir réel — fait inconnu en Chine depuis des siècles. A l'issue des deux guerres mondiales, de la révolution russe, de la chute de la monarchie des Habsbourg et de l'empire ottoman, vint l'émancipation des pays slaves, du monde arabe, l'indépendance de l'Inde

et de l'Indonésie, l'éveil de la self-conscience nationale en Iran, en Afghanistan, chez les Mongols, les Malais, les Indochinois, tout ceci ayant complètement modifié la face de l'Orient.

Telles sont des lacunes que nous constatons dans la doctrine de Danilevsky. La question qui se pose est de savoir, comment on pourrait les combler.

*

Alors que le système de Danilevsky est issu d'une analyse de la succession des temps, il y a possibilité de disposer différemment les résultats obtenus par lui de cette même analyse. Il semble plus naturel de reconnaître d'abord, *dans le présent*, les divers types historiques civilisateurs dont l'ensemble forme l'humanité terrestre *actuelle*, pour étudier ensuite, parallèlement, l'histoire de chacun d'entre eux selon sa méthode. Reprenant l'analogie utilisée par Danilevsky, nous envisagerions alors l'humanité dans son ensemble, composée de divers types civilisateurs, se trouvant à divers degrés de développement, de décadence ou de léthargie — comme la famille des planètes, chacune suivant sa propre orbite, mais qui forment cependant un tout cohérent, les unes exerçant perpétuellement leur influence sur les autres, ainsi que sur l'ensemble du monde planétaire. Evidemment, analogie n'est pas encore similitude; toutefois, elle nous aidera à saisir le sens général de l'évolution historique des types civilisateurs et nous verrons par là que la distinction faite entre les civilisations dites *traditionnelle* et *isolées* n'est en réalité qu'une simple aberration.

La vie d'un type civilisateur ne se compose pas d'un seul cycle, n'ayant qu'un seul apogée, comme l'avait cru Danilevsky surtout par rapport à la Chine. Cette vie, comme la rotation des planètes autour du soleil, se compose de plusieurs cycles, passant plus d'une fois par les périodes successives de léthargie, de renouveau, d'épanouissement fructifère, enfin de décadence et de sommeil. Somme toute, l'évolution de chaque type civilisateur suit une sorte de courbe sinusoïdale, allant, par des phases successives, d'une renaissance à une autre.

On ne perdra toutefois pas de vue que la nature de l'humanité et de ses groupes ainsi reconnus, n'appartient pas à la mécanique

céleste, mais à la biologie terrestre. C'est pourquoi Danilevsky eut parfaitement raison d'attribuer une issue fatale à des civilisations qui, dirions-nous, s'avèrent incapables d'une nouvelle renaissance.

Si l'on suit la méthode proposée, le premier champ d'étude se présentera ainsi. Dans la masse de l'humanité clairsemée sur la surface terrestre, on reconnaîtra tous les foyers de civilisations originales, qu'ils soient en formation, en essor, en déclin, en état de léthargie ou même éteints. On distribuera les peuples, grands et petits, par groupes leur appartenant pour étudier ensuite, dans chaque type ainsi déterminé, son histoire et pour reconnaître non seulement ses vicissitudes, mais également son âge *actuel*, les chances d'une nouvelle renaissance des uns, la cadence du déclin des autres, etc. Dans notre analogie, ces types civilisateurs seraient semblables à des planètes, attendu que la plupart des grandes planètes du système solaire ont un ou plusieurs satellites, alors que les petites planètes, dont le nombre est très considérable, n'en ont point. A titre indicatif — et non limitatif — on peut indiquer d'ores et déjà les principaux grands types originaux présentement existants:

1. Nègre — (un ou quelques) sortant à peine de la léthargie;
 2. Mexicain, de race brune — en premiers mouvements vers la renaissance;
 3. Arabe
 4. Chinois
 5. Hébraïque
 6. Indien
 7. Iranien
- } — au début de leur nouvelle renaissance;
8. Slavo-hellénistique — en pleine renaissance, s'approchant de la maturité;
 9. Romano-germain — en plein développement, marquant quelques signes de décadence;
 10. Nord-américain — en processus de formation d'un nouveau type original, etc., etc.

*

Un tel système de classification présente cet avantage qu'il permet de préciser les notions de *culture* et de *civilisation* qui souvent

prêtent à confusion. Par *culture* on comprendra tout ce qui constitue la propriété particulière du type civilisateur dans son ensemble, attendu qu'à son intérieur, chaque peuple associé est porteur de sa propre culture *spécifique* qui entre comme composante dans le contenu culturel de ce type historique civilisateur. Une telle manière de voir rend à chaque peuple, grand ou petit, sa valeur historique, notamment par la reconnaissance du caractère spécifique et irremplaçable de son génie culturel¹⁴.

Il en résulte nécessairement que le progrès moral appartient à l'évolution *culturelle* de l'humanité.

Par *civilisation* on entendra l'ensemble des résultats obtenus par le progrès technique, cette notion étant prise au sens le plus large.

Il découle de ce qui précède que l'élément spécifique de la culture, avec tous ses composants, demeure toujours *national*. Une «culture internationale» n'existe et ne peut pas exister; en revanche, la civilisation, au sens déterminé plus haut, avec son développement, a une tendance naturelle à devenir internationale, pour embrasser *in fine* le monde entier.

III

Le système de classification historique de Danilevsky nous offre encore un autre avantage. Il s'agit d'une possibilité de *prévisions historiques*, basée sur l'étude des tendances scientifiquement établies.

L'étude comparée du développement des différents types historiques civilisateurs, révolus ou actuels, nous permettra de dégager

¹⁴ Ceci dit, on comprendra aisément que toute politique d'assimilation forcée n'est qu'une tentative de violer la nature.

Mais il ne faut pas croire non plus que l'originalité des types historiques civilisateurs les place, de ce fait, en opposition les uns contre les autres. Au contraire, comme les propriétés spécifiques de chaque nationalité enrichissent le type civilisateur auquel elles appartiennent, ainsi l'originalité de ces types forme *en principe* un ensemble culturel harmonieux et cohérent qui appartient à l'humanité dans son ensemble. La preuve en est que malgré les hostilités qui, *en fait*, règnent trop souvent dans les relations entre les types historiques civilisateurs, on ne pourra pas extirper, sans l'appauvrir, du trésor culturel de l'humanité l'apport fait — ou à faire — par chacun d'entre eux.

les lois générales de ce processus et d'en reconnaître les phases principales. Forts de cela — indique Danilevsky —, nous pourrions, par analogie, prévoir le sens général de l'évolution de tel ou tel autre type civilisateur, ainsi que la tendance de cette évolution au moment présent. L'importance d'une telle possibilité est évidente. Par exemple, déjà en cours du XIX^e siècle, et même auparavant, on se demandait si l'Europe ne s'avancait pas vers son déclin. Danilevsky consacra un chapitre spécial, dans son travail, à ce problème, et il l'intitula ainsi: *L'Occident, est-il en train de se décomposer?* Spengler fut plus affirmatif; son ouvrage porte le titre catégorique: *Le Déclin de l'Occident*. Logiquement, c'est à la science historique qu'il appartient de se prononcer là-dessus et de trancher la question; or, elle n'a eu, jusqu'ici, aucun moyen, aucune méthode appropriée. C'est la doctrine de Danilevsky qui lui fournit ce moyen.

Voyons à présent un autre aspect de cette même possibilité de prévision.

L'histoire représente l'évolution simultanée d'un *faisceau* d'événements. La coupe de ce faisceau, qui évolue dans le temps sans interruption, est la conjoncture du moment donné. Or, dans tous les domaines et à tout moment, il existe un événement pour ainsi dire *central*. Cet événement est central soit par sa prépondérance naturelle sur d'autres événements de la même conjoncture, soit par l'attention volontairement concentrée sur lui par l'observateur ou par l'historien. Normalement, l'examen d'un tel événement central ne devrait pas être fait hors de la conjoncture dont il fait partie; on ne doit pas l'arracher du contexte des facteurs au milieu desquels il s'était produit, qui l'entourent, l'accompagnent, l'enveloppent de leurs influences, parfois évidentes, souvent imperceptibles. Or, l'exposé historique ne vise habituellement que l'enchaînement, dans le temps, de ces événements centraux, ou, en d'autres termes, l'évolution dans le temps du même événement central que l'on cherche alors à *dégager* de son contexte. Ce travail est certes nécessaire, mais il n'est pas suffisant. C'est comme si, voulant se faire une idée d'une pièce de théâtre, on *dégage* et ne suit le rôle que d'un seul personnage. Ainsi, l'étude de l'évolution historique d'un phénomène dit *central* doit obligatoirement être accompagnée de celle de son contexte historique, c'est-à-dire de l'évolution dans le temps de la conjonc-

ture toute entière¹⁵. C'est alors seulement qu'on pourrait juger d'une manière objective, si le phénomène dit central, ainsi que son développement, se trouvent en harmonie avec leur contexte historique; autrement dit, s'il cadre avec les données fondamentales de la vie et de ses exigences, ou bien s'il en constitue une dissonance. Dans le premier cas, il représenterait un élément organique et vivifiant; dans le deuxième, un élément toxique, introduit dans le corps vivant d'une société, d'un peuple ou d'un groupe de peuples donné.

Ceci nous conduit logiquement au problème suivant: comment pourrait-on discerner scientifiquement, dans la masse d'événements historiques simultanés — qui constituent la conjoncture du moment —, les éléments *organiques* et les distinguer des éléments hétérogènes, *mécaniques* qui, cependant, peuvent avoir une très grande influence et qui durent parfois pendant des périodes prolongées? Car, sans cela, le principe exposé ne servirait pas à grand chose. Notamment, il ne permettrait pas d'arriver aux appréciations *valables* et *immédiates* de la conjoncture, ce qui au fond devrait constituer un des principaux objectifs de la science historique. Pour cela, il manquerait un critère, parce qu'on pourra tout de même orienter son jugement d'après un ou plusieurs postulats arbitrairement choisis. Pour que la question puisse être valablement abordée et résolue, il faut serrer le problème, le placer dans un cadre qui réduirait au minimum les déviations arbitraires.

La première délimitation est donnée par Danilevsky dans sa théorie des types historiques civilisateurs. Complétée comme il est dit plus haut, et convenablement appliquée, elle élimine déjà une foule de fausses conceptions qui errent dans les pages des ouvrages historiques où elles passent quelquefois pour des axiomes. La théorie des types historiques civilisateurs place n'importe quel problème historique sur le sol qui lui est propre. C'est essentiel, mais, comme on l'a vu, pas suffisant. Il faut trouver encore un moyen complémentaire, un critère qui servirait de boussole, guiderait nos recherches vers les résultats voulus avec le maximum possible d'ob-

¹⁵ Somme toute cette méthode est analogue à une intégrale prise, dans des limites données, d'une différentielle dont la formule représente, dans notre cas, le sens et la caractéristique de la conjoncture donnée.

jectivité. Une telle méthode, si elle pouvait être trouvée, couronnerait évidemment la doctrine de Danilevsky.

*

Si l'on prend l'histoire non plus comme un enchaînement mécanique de faits, mais comme un processus organique, on verra que chaque peuple, placé au milieu de circonstances de fortune, forge lui-même son destin. C'est une lutte permanente que son génie soutient à travers différentes phases d'une évolution millénaire, tendant toujours vers le même but: manifester plus amplement son contenu latent. Cette manière d'envisager l'histoire, préconisée déjà par Danilevsky, permet en outre de discerner dans l'enchevêtrement historiques des *constantes*, propres à chaque peuple ou groupe de peuples donné, appartenant au même type historique civilisateur. Au demeurant, Danilevsky admit cette idée comme son principe-directeur. Au reste, la notion de *constantes* acquiert de plus en plus, dans la science historique, le droit de cité.

Serrons la question encore davantage. Essayons d'abord de nous rendre compte de ce qui nous empêche, généralement, d'avoir un jugement juste sur les événements *du moment présent*, auxquels nous prenons part soit comme acteurs, soit comme témoins, ou que nous apprenons par des communications publiques et autres. La réponse à cette question nous permettrait d'aborder, voire de résoudre le problème du critère ci-dessus posé.

On sait que lorsque l'évolution historique prend une allure de soubresauts, comme aux époques de grandes guerres ou de révolutions, les contemporains s'avèrent incapables de saisir sur-le-champ le sens profond des événements. Pourtant, c'est précisément alors que l'on en a besoin plus que jamais. Ce phénomène bien connu s'explique par plusieurs causes. L'une des principales consiste en ce que l'échelle de telles crises déborde celle des facultés de réception et de discernement immédiats de l'individu. La conscience des gens, même parmi les plus doués et les plus cultivés, est trop étroite pour leur permettre de saisir et d'embrasser l'*unité* dans une action historique qui couve parfois pendant des siècles pour éclater ensuite en quelques années. Ainsi, l'homme ne perçoit l'évolution historique contemporaine que sous forme partielle, donc *a priori* toujours

imparfaite. Pour saisir son sens profond et pour embrasser ses vicissitudes, il lui faut trouver une base autrement plus large que celle d'une appréciation individuelle spontanée. Normalement, on la trouve dans un recul dans le temps. C'est alors que derrière une suite décousue de métamorphoses, on commence à discerner les liens organiques; et on finit par saisir leur enchaînement rigoureusement logique, allant toujours de cause à effet.

Seulement, on arrive ainsi à comprendre les événements alors que depuis longtemps déjà ils ont perdu leur sens d'actualité, et quand on n'a plus affaire aux faits, mais à leurs conséquences. Par exemple, l'histoire du siècle de Louis XIV peut être considérée à présent comme étudiée et comprise. On peut espérer que celle de la Révolution française le sera par les générations qui nous suivront. Tant que l'on ne sort pas du principe de *l'art pour l'art*, cela n'a pas grande importance qu'on y arrive trente ans plus tôt ou cinquante ans plus tard. Il en va tout autrement si l'on donne à la science historique des buts pratiques. Le premier problème qui, dans cet ordre d'idées, se pose est évidemment celui de trouver une méthode par l'application de laquelle, on procéderait à une appréciation scientifique des événements contemporains comme si on les envisageait avec le recul voulu, sans toutefois être obligé, pour cela, d'attendre des lustres, parfois des siècles. En d'autres termes, *il s'agit de trouver une méthode scientifique qui produirait, séance tenante, l'effet du recul dans le temps*. L'importance du problème ainsi posé est évidente.

Ce n'est certes pas pour la première fois que l'on songe à un tel problème. Seulement, on n'a jamais eu l'audace de l'aborder de face. Danilevsky qui osait beaucoup n'y fait que des allusions. Pourtant, on doit se demander, pourquoi, en notre siècle de progrès énormes de la science appliquée qui a eu le courage et le pouvoir de résoudre des problèmes non moins hardiment posés, la science morale marque le pas. En effet, les Grecs et les Romains ne savaient pas construire des chemins de fer ou des avions — et nous savons le faire —, et pourtant il suffit d'ouvrir Thucydide, père de la science historique, pour se convaincre que la méthode historique n'a fait aucun progrès notable depuis que l'*Histoire de la guerre de Péloponèse* a vu le jour. Pourtant, partout on fait des efforts prodigieux pour participer aux événements avec les moyens le plus efficaces, et y exercer au maxi-

mum une influence. Mais on ne fait rien ou presque pour mieux *comprendre* le sens profond de ces mêmes événements. C'est à la science morale, et, en premier lieu à la science historique qu'incombe la tâche de créer et de fournir à l'homme — et aux hommes d'Etat —, des moyens adéquats. Pierre le Grand, père de la science moderne russe, lui posa d'emblée des buts pratiques. Marchant dans son sillon, Danilevsky créa sa doctrine en vue de *rationaliser* la méthode historique. A vrai dire — la doctrine de Danilevsky mise à part —, la partie scientifique de l'histoire, dans son état actuel s'arrête, sans la dépasser beaucoup, à l'analyse critique des sources et des faits. Le choix des éléments à traiter, la manière de les grouper, la possibilité de mettre les uns en relief tout en reléguant les autres à l'arrière-plan, tout cela, faute de critères, reste nécessairement coloré selon la personnalité de l'auteur qui, volontairement ou involontairement, fait ainsi la propagande de ses idées préférées. Enfin, son talent littéraire communique à l'ouvrage historique une forte empreinte d'art. Pour communiquer à l'histoire un caractère réellement scientifique, il faudrait, sans lui enlever son aspect d'art, la doter d'une méthode appropriée allant au delà de la simple analyse critique des sources. Il faut dépasser Thucydide; il faut donc, avec Danilevsky, aller sur la voie de la rationalisation de la méthode historique.

*

Plus haut on a fait mention des *constantes*. Or, l'évolution historique, en dehors des constantes, se compose d'une multitude d'autres éléments. On les définira par le terme général de *variables*. On remarquera que ce sont précisément les variables qui modifient le visage des siècles; ce sont elles qui donnent à chaque époque un aspect nouveau; ce sont toujours elles qui cachent, qui dissimulent derrière elles les constantes. Et c'est encore elles qui éblouissent les contemporains et qui déroutent les historiens. L'interdépendance, le jeu des constantes et des variables dans la suite consécutive des métamorphoses, produit notamment le phénomène de l'évolution historique.

On peut subdiviser les constantes en deux catégories: constantes *matérielles*: conditions géographiques, climatiques, richesse du sol et du sous-sol, accès aux mers libres, etc., etc. — et constantes

morales: particularités du génie du peuple, ses idéaux, ses aspirations, son énergie, sa ténacité, sa violence ou sa tolérance, le degré de sa patience, etc., en un mot, tout ce qui constitue, comme nous l'avons dit plus haut, ses traits spécifiques. Alors que les constantes matérielles, en règle générale, ne peuvent être modifiées qu'à la suite de faits tels que les migrations, les conquêtes ou les défaites, la force des constantes morales s'épuise d'elle-même avec le temps. Alors le peuple s'endort; ou bien il meurt. Mais tant qu'il n'est pas mort, et, s'éveillant périodiquement, passe d'une renaissance à une autre, tant qu'il est encore démographiquement jeune et vigoureux, ses constantes morales le guident, même sans qu'il se rende compte de leur influence déterminante.

Quand on étudie l'histoire sous cet angle, on comprend mieux le sens profond des différentes phases de son évolution. On s'aperçoit, par exemple, que dans une période les constantes du peuple le poussent vers une révolution, soit pour rattraper le temps perdu, soit pour redresser son chemin; dans une autre, les mêmes constantes exercent sur lui une influence modératrice, tendant à supprimer les extrêmes, et à stabiliser la vie sur des bases plus solides et plus traditionnelles.

Ceci dit, on comprendra aisément pourquoi le recul dans le temps aide si efficacement à une meilleure compréhension du sens des temps révolus. Eblouis par les variables, les contemporains n'arrivent que tout à fait exceptionnellement à distinguer sur le moment les constantes et leur influence. Avec le temps, le contenu des variables, toujours changeant, et, par conséquent temporaire, se vide. Elles perdent leur actualité. Les acteurs du drame ayant depuis longtemps quitté ce monde, ont emporté avec eux les raisons intimes de leurs actes et le feu de leurs passions. La postérité voit alors les variables de leur époque se faner, s'effacer devant la permanence des constantes demeurant toujours en vigueur. Et on comprendra sans peine que la connaissance profonde des constantes de l'histoire d'un peuple permettra à l'historien de les distinguer sur-le-champ au milieu du jeu des variables. Autrement dit, cette méthode permet de remplacer le recul dans le temps par une étude appropriée des constantes et leurs manifestations *avant le fait*. Cette étude spéciale constituera l'instrument recherché qui, entre les

mains de l'historien, lui permettrait — le fait venu — d'en donner de suite un jugement à peu près aussi valable qu'après des lustres, des décennies, des siècles, sans risque de tomber dans une grossière erreur.

*

L'importance d'un tel instrument dans la vie pratique, notamment dans la conduite de la politique, ne demande pas d'autres démonstrations. Cependant, il ne serait pas superflu de donner un exemple historique de la permanence avec laquelle les constantes exercent leur influence sur le cours des événements. L'exemple choisi est de grande actualité. Il faut dire qu'à côté de différents genres de constantes *positives*, il existe encore toute une série de constantes *negatives*. L'une des constantes de cet ordre est constituée par une sorte de sourde méfiance instinctive que l'Europe a nourrie à l'égard de la Russie dès sa première apparition, sous Pierre le Grand, dans l'arène internationale, et même auparavant. Cette méfiance constitue un élément constant, voire prépondérant, de l'attitude de l'Occident envers la Russie. De temps à autre, il s'accroît davantage, formant un sol propice à la propagande de toutes sortes de « croisades » à lancer contre elle, la première datant du XIII^e siècle. Avec le temps, devenue de plus en plus dynamique, cette idée-hantise se manifeste une fois par siècle par des irruptions massives des peuples d'Europe en Russie dont la dernière s'est déroulée sous nos yeux.

Cette méfiance, est-elle justifiée? Pour répondre valablement à cette question, il faudrait revoir sous cet angle l'histoire des relations russo-européennes durant les trois ou quatre derniers siècles. On y trouvera, certes, quelques heureuses exceptions, par exemple celle que constitue la sympathique figure de François Lefort, gentilhomme de Genève, premier amiral de la flotte russe, joyeux compagnon d'armes et de fatigues du début de la réforme réalisée par Pierre le Grand, qui d'ailleurs déplorait sa mort prématurée. Mais ce n'est qu'une exception qui confirme la règle. Laissons la parole à deux grands hommes d'état occidentaux, le premier, Gustave-Adolphe, roi de Suède, un des artisans actifs du système politique connu sous le titre de *Barrage de l'Est*, l'autre, le duc de Choiseul, son grand partisan et apologiste. Voici en quels termes Gustave-

Adolphe souligna à la diète de Stockholm la portée de la paix de Stolbovo conclue par lui avec la Russie en 1617 :

«A présent — dit-il —, cet ennemi ne pourra plus, sans notre autorisation, lancer un seul navire sur la Baltique. Les grands lacs — Ladoga, et Peïpous —, la province de Narva, les trente lieues de vastes marais ainsi que de puissantes forteresses, nous séparent de lui.

Grâce à Dieu, poursuit le roi, nous avons enlevé la mer à la Russie. Désormais il sera fort difficile aux Russes de sauter par-dessus ce fossé¹⁶.»

Telle fut l'attitude envers la Russie de ce grand roi et grand capitaine, associé de Richelieu et vainqueur des Impériaux. Voici à présent l'expression de la pensée et du sentiment intime du duc de Choiseul-Stainville, ministre des Affaires étrangères de Louis XV, exposés dans une dépêche secrète, datée du 16 mars 1760. Elle fut envoyée par lui au baron de Breteuil, alors ministre plénipotentiaire du roi très-chrétien près la Cour de l'impératrice Elisabeth, fille de Pierre le Grand. On remarquera qu'à l'époque la France et la Russie étaient alliées, et, avec l'Autriche, soutenaient une âpre lutte contre la puissance militaire de la Prusse. On se rappellera également qu'au cours de la campagne de 1759, après que les alliés eurent été réduits, par Frédéric II, à la défensive, l'armée russe, sous les ordres du comte P. S. Saltykov, battit d'abord le général prussien von Wedel à Pahlzig, protégea ainsi la Pologne de l'invasion allemande, et ensuite infligea à Frédéric II lui-même, à Kunersdorff, une défaite écrasante. Voici ce que l'illustre ministre français écrivit alors à son agent diplomatique à la Cour de Russie :

«La saine politique ne doit permettre qu'on laisse la Cour de Pétersbourg profiter des avantages de son état actuel pour augmenter sa puissance et étendre les bornes de son empire. Un pays presque aussi étendu que les Etats réunis des plus grands princes de l'Europe, et qui n'ayant besoin que d'un petit nombre d'hommes pour sa sûreté particulière, peut avoir en dehors de ses frontières des armées formidables; un pays dont le commerce s'étend jusqu'à la Chine . . . , un pays dont les troupes sont aujourd'hui aguerries,

¹⁶ SOLOVIOV, S. M., *Histoire de Russie depuis les temps les plus reculés*, en 29 vol., St-Petersbourg, éd. «Ob. Polska», t. IX, ch. I, p. 1131.

et dont le gouvernement est absolu et presque despotique, doit avec raison paraître redoutable à ses voisins actuels, et, successivement, aux peuples qui le deviendront au moyen de ses nouvelles conquêtes.

On peut assurer sans exagération que la puissance des Russes est presque augmentée de moitié depuis la mort de Pierre I^{er}, et l'on peut juger par le rôle qu'elle joue aujourd'hui de celui qu'elle jouerait sur la scène du monde, si de nouvelles acquisitions la porteraient à un plus haut degré de grandeur et de pouvoir. Les Cours éclairées ont senti, lorsque les armées moscovites parurent pour la première fois en Allemagne, combien il était dangereux de les y avoir introduites, et combien il était intéressant pour tous les souverains de veiller avec attention sur les vues et sur les démarches d'une nation dont la puissance commençait déjà à devenir redoutable; mais la Cour de Vienne ne consulta que les besoins du moment présent, lorsqu'elle appela les Russes à son secours dans les deux dernières guerres, occasionnées l'une par la mort du roi de Pologne, Auguste II, et l'autre par la mort de l'empereur Charles VI. L'impératrice, reine de Hongrie et de Bohême, s'est conduite dans la présente guerre par le même motif; et qui sait — si elle, ou, du moins, ses successeurs, n'auront pas à se repentir quelque jour, d'avoir eu recours à de pareils auxiliaires? . . .

Le baron de Breteuil, conclut le duc de Choiseul, sentira aisément qu'il ne doit faire usage de ces détails que pour veiller avec attention sur les desseins de la Russie relativement à tous ces objets, et sur les mesures qu'elle pourrait prendre ou préparer pour en assurer tôt ou tard l'exécution.

Cette vigilance est d'autant plus nécessaire qu'il y a longtemps que la Cour de Pétersbourg a un plan de politique bien formé dont elle ne s'écarte pas, et qui paraît bien lié dans toutes ses parties, mais qu'elle ne développe que successivement et à mesure que les événements et les circonstances lui en fournissent l'occasion.

D'ailleurs — ajoute Choiseul —, ses ministres défiants et soupçonneux joignent à la dissimulation naturelle à leur nation, la suite la plus méthodique dans leurs propos, dans leurs écrits et dans leurs démarches¹⁷.»

¹⁷ DE FLASSAN, *Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie française* 2^e éd., Paris, Treuttel & Wirtz, 1811, t. VI, p. 211—215.

Ces paroles de Choiseul ne sont pas, comme on pourrait le croire, un exposé de ses vues personnelles. Ce n'est qu'une application occasionnelle des principes du *Barrage de l'Est*, système politique dont les racines se perdent dans le siècle de François I^{er}, de l'empereur Maximilien II, et qui prit corps sous Richelieu et Gustave-Adolphe. On ne saurait mieux s'en convaincre qu'en relisant les termes dans lesquels le comte de Broglie, directeur du ministère occulte de Louis XV, parlait de ce système politique. Se référant au renversement des alliances intervenu en 1756, à la suite duquel précisément la France entra dans la guerre de Sept Ans aux côtés de la Russie, de Broglie écrit :

... «Ce monarque (Louis XV) ... n'avait abandonné qu'avec le plus vif regret les anciennes vues de former et de soutenir depuis le pôle (nord) jusqu'à l'Archipel, une barrière impénétrable entre la Russie et le reste de l'Europe¹⁸.»

Il n'est certes pas douteux que le duc de Choiseul-Stainville comme le comte de Broglie exprimaient le sentiment général des hommes d'Etat européens du XVIII^e siècle aussi bien que du XIX^e; et cette opinion trouve un vif écho encore de nos jours des deux côtés de l'Océan.

Quelle en a été la cause? — On n'oubliera pas que les armées russes n'ont fait leur apparition en Europe que dans deux cas: soit — comme le fait remarquer Choiseul —, étant appelées par les Européens —, soit à la suite d'une invasion européenne, pour rendre sa visite à l'envahisseur. L'histoire ne connaît pas de cas où l'Europe occidentale ait été envahie par les armées russes, comme la Russie est envahie une fois par siècle, avec une régularité surprenante, par les armées européennes.

On peut penser qu'une telle attitude, jusqu'à présent à peu près constante, est due en grande mesure à l'incompréhension traditionnelle que la mentalité occidentale oppose aux idées et aux faits russes. Les esprits d'origine différente, le caractère différent des chemins parcourus, le manque de connaissances russes, les difficultés

¹⁸ BOUTARIC, *La correspondance secrète inédite de Louis XV*, en 2 vol., Paris, Plon, 1866, t. II, p. 682.

d'accès aux sources — tous ces facteurs et d'autres encore finissent par cacher aux Européennes l'image de la Russie réelle. Elle leur échappe derrière le rideau de fausses représentations solidement ancrées depuis des siècles.

Autrefois, cela ne présentait pas de graves inconvénients. A part les guerres, les peuples vivaient dans un état de reposant isolement. Les gens n'entraient en relations avec l'étranger que lorsqu'ils le jugeaient utile ou agréable. Aussi, pour des esprits moins perspicaces que celui de Choiseul, la Russie se trouvait alors très éloignée de l'Europe. Pour de nombreux gentilhommes de Versailles, au temps de Louis XV, Moscou se trouvait placée quelque part aux confins des Indes orientales¹⁹. Soudain, les longues distances et les grands espaces disparurent. Le voisinage moscovite devint immédiat; le contact avec les Russes permanent.

Une question pratique se pose: comment pourrait-on parer au danger d'une telle *constante négative*, c'est-à-dire à celui que les esprits russe et européen, chacun poursuivant son propre chemin, ne deviennent de plus en plus incommensurables? — Dans les circonstances actuelles, le problème prend une brûlante actualité.

Mais, avant tout, *est-il possible* de le résoudre?

Pour répondre à cette question, avons-nous dit, il faut reprendre à nouveau l'étude des relations russo-européennes au cours des trois ou quatre derniers siècles. Et c'est aux coryphées de la science historique qu'il appartient de rendre la sentence. Mais il est fort douteux qu'ils puissent se prononcer valablement autrement qu'en partant des préceptes que nous donne la doctrine de Danilevsky.

Revenons, pour conclure, à la question posée au début de cette étude, celle du sens de l'histoire et de la mission de la science historique. Albert Vandal, l'éminent historien français, a dit:

¹⁹ Postnikov, agent diplomatique de Pierre I^{er} à la Cour de France, rapportait au tsar ses impressions de Versailles à ce sujet dans les termes suivants:

«Ils croiraient aller au bout du monde en allant à Moscou; le diable sait ce qu'ils disent. A peine entendent-ils parler de Moscou, ils croient que c'est à la frontière des Indes . . . »

MARTENS, F. F., *Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères*, en 15 vol., St-Pétersbourg, 1874—1909, t. XIII, p. LIV.

«L'histoire ne se refait pas, mais elle se continue, et l'étude du passé, en jetant la lumière sur les desseins séculaires dont nous voyons se développer l'exécution, explique le présent et révèle parfois le secret de l'avenir²⁰.»

Cette sentence de Vandal acquiert, dans la lumière de la doctrine de Danilevsky, une signification profonde. La science historique sort du domaine de *l'art pour l'art* pour prendre un caractère nouveau, éminemment pratique. On pourrait formuler sa tâche nouvelle ainsi: *apprécier le présent dans son rapport organique avec le passé pour établir ensuite, scientifiquement, les tendances de l'avenir.*

On remarquera que certaines branches spécialisée de la science historique suivent depuis longtemps cette voie. Telles sont, en premier lieu, les études historiques faites au sein des Etats-Majors; elles éclairent le travail des bureaux d'opérations qui sont chargés de préparer les plans de guerre dès le temps de paix. Aucun travail sérieux d'Etat-Major n'est possible s'il ne se base sur des études historiques très poussées. L'étude de l'histoire diplomatique a également des buts précis et apporte des résultats pratiques. Le problème qui se pose aujourd'hui est d'essayer, à l'aide de la doctrine de Danilevsky, dûment complétée et convenablement appliquée, de communiquer à l'histoire générale également le même sens pratique.

Certes, la tâche est grande. Elle exigera de ses artisans beaucoup de talent et surtout d'honnêteté, sans parler de la persévérance. Mais les fruits qu'elle nous promet seraient une large récompense des efforts déployés. Et on peut espérer qu'ainsi orientée, la science historique aiderait l'opinion publique, de même que les hommes d'Etat responsables, à se débarrasser de plusieurs erreurs; elle leur permettrait, dans la conduite de la politique intérieure et extérieure de leurs peuples, d'éviter les zigzags dangereux qui comportent toujours le risque de conduire vers de nouvelles catastrophes.

Voici, semble-t-il, ce qu'on pourrait raisonnablement attendre de la science historique, si elle adopte, pour un nouveau départ, la doctrine de Nicolas Danilevsky.

²⁰ VANDAL, A., *Louis XV et Elisabeth de Russie*, 2^e éd., Paris, Plon, 1882, p. 435.